ÉLOGES FUNÈBRES

ꕥ ◆ ꕥ

IN MEMORIAM

ꕥ ◆ ꕥ

Éloges funèbres prononcés en 2021-2022

ꕥ ◆ ꕥ

Éloge de Monsieur Edmond Thiébault (1923-2021) prononcé par Monsieur Pierre Labrude le 3 décembre 2021

Notre confrère Edmond-Lucien Thiébault, que nous avions conservé l'usage d'appeler « Maître » en dépit du fait qu'il était devenu magistrat, est décédé le 17 août 2021, dans sa quatre-vingt-dix-huitième année. Il devait donc être aussi notre doyen d'âge. D'une grande courtoisie, d'une égale discrétion, très érudit, doté d'un humour remarquable, M. Thiébault était très compétent en matière d'histoire du droit, dont il avait un moment pensé faire sa carrière, et il nous a fait bénéficier de onze communications consacrées à cette thématique.

Edmond Thiébault naît à Nancy le 1er juillet 1923. Il est le cinquième enfant d'une fratrie qui devait en compter six. Son père est Maître Thiébault, avoué à la Cour, mutilé de la Grande Guerre et ancien conseiller municipal, et sa mère est la fille d'Edmond Henry, ancien sous-directeur de l'École forestière, qui est lui-même associé-correspondant de notre compagnie depuis 1898. L'un et l'autre sont originaires de la Meuse. À l'issue de ses études à La Malgrange et à Saint-Sigisbert, Edmond entre à la Faculté de droit dont il est lauréat et où il obtient le grade de licencié en juillet 1943. À la fin de l'année, il devient avocat stagiaire. Ce stage est interrompu en 1944 par son engagement dans l'Armée française, précisément un des corps de la 9ème division d'infanterie coloniale, qu'il suit en France puis en Allemagne et ensuite en Extrême-Orient dans le corps expéditionnaire du général Leclerc. Décoré de la Croix de guerre des Théâtres d'opérations extérieurs, il est admis à l'École interarmes de

Dalat en 1946, mais sa scolarité y est interrompue à la fin de l'année par son rapatriement en métropole en sa qualité d'étudiant. Il reprend alors le cours de ses activités universitaires et juridiques : obtention du diplôme d'études supérieures d'histoire du droit et de celui de droit romain et de droit public, et reprise du stage où il devient le secrétaire de la conférence. Pensant préparer une thèse puis l'agrégation d'histoire du droit, il devient cependant avocat à Nancy à la suite d'une opportunité qui se présente fortuitement à lui. Une première partie de carrière se déroule ainsi dans notre ville, où, après avoir été à plusieurs reprises membre du conseil de l'Ordre, il est élu bâtonnier en 1970.

La seconde partie de la carrière professionnelle de Maître Thiébault débute en 1975 lorsqu'il entre dans la magistrature. Il est juge au tribunal de grande instance de Metz, puis vice-président chargé de la Chambre commerciale, en d'autres termes et dans le cadre alsacien-lorrain, du tribunal de commerce. Il donne des cours à la Faculté de droit. En 1982, il est promu conseiller à la cour d'appel de Nancy, et, cinq ans plus tard, président de chambre à celle de Douai. Il y préside la chambre sociale dont le ressort est très important avec nombre de litiges concernant le droit du travail. De retour en Lorraine en 1989, cette fois à la Cour d'appel de Metz, il est admis à la retraite le 1er juillet 1992, tout en siégeant encore à la Cour régionale des pensions.

Edmond Thiébaut avait épousé Mademoiselle Chantal Debry, sœur de notre confrère Jacques Debry et du professeur Gérard Debry de la Faculté de médecine. Ils étaient les petits-enfants du professeur Alexis Vautrin, dont le centre de lutte contre le cancer porte le nom. Ils eurent quatre enfants.

Ayant atteint le grade de capitaine de réserve, Edmond Thiébaut était chevalier de la Légion d'honneur et chevalier de l'Ordre national du Mérite. Il appartenait ou avait appartenu à nombre d'associations historiques locales, ainsi qu'à l'Association française pour l'histoire de la Justice.

Élu associé-correspondant régional de notre compagnie le 10 novembre 1995, il nous a fait bénéficier d'une présence régulière et sympathique, ainsi que de nombreuses communications prononcées entre 1997 (le 24 janvier) et 2016 (le 18 novembre). Le 9 juin 2006, le président Guerrier de Dumast informait Maître Thiébault qu'il était autorisé à faire ses visites. Dès le lendemain, dans une lettre émouvante et pleine de gentillesse et de dignité, Edmond Thiébault lui répondit qu'il déclinait l'invitation en raison de son âge et de ses infirmités, et qu'il lui semblait préférable pour l'avenir de notre compagnie d'élire un titulaire plus jeune et donc susceptible d'y jouer un rôle plus actif que lui. Il continua cependant à fréquenter tant qu'il le put nos séances.

Edmond Thiébault a été un associé-correspondant exemplaire. Il était digne d'une brillante titularisation, et son renoncement à cet état n'a pas manqué, à mon avis, de renforcer cette dignité. À tous les titres que j'ai mentionnés dans le présent éloge, il méritait bien les quelques paroles que je viens d'avoir l'honneur de prononcer devant vous à sa mémoire.

Éloge de Monsieur Gilbert Mercier (1931-2021) prononcé par Monsieur Guy Vaucel le 21 février 2022

Gilbert Mercier est né le 28 octobre 1931 à Moisdon-la-Rivière, en Loire-Atlantique. Après avoir exercé sa profession de journaliste dans les publications de l'entreprise Marcel Dassault, il entre à *L'Est Républicain* en 1959. Il est chef d'agence à Villerupt (1959-1962), à Lunéville (1962-1970) puis à Bar-le-Duc (1970-1972) avant d'occuper l'emploi de chef-adjoint des informations générales. En 1984, il prend la direction de ce service. Parallèlement à ses responsabilités au sein d'un grand quotidien régional, Gilbert Mercier élabore une œuvre littéraire inspirée de ses racines bretonnes, mais qui est aussi le reflet de son intégration à la Lorraine. Il publie son premier roman, *Une apparence de soupirail*, en 1962 aux Éditions de la Table Ronde. Une adaptation radiophonique en a été faite avec les voix de Michel Bouquet et Édith Scob. En 1983, il obtient le « Grand prix des écrivains bretons » pour son roman *Le Pré à Bourdel*, paru dans la collection bleue du Mercure de France. À l'occasion du bicentenaire du rattachement de la Lorraine à la France, en 1966, il fait paraître dans *L'Est républicain*, en feuilleton, un récit romancé : « Bébé, le nain de Stanislas ».

Membre associé-correspondant régional le 7 février 1986, il est élu membre titulaire le 2 mars 1990. Il occupe les fonctions de secrétaire annuel en 1991-1992, de vice-président en 1993-1994 et, enfin, de président en 1994-1995. Outre les différents rapports qu'il a faits à l'Académie, ses nombreuses communications ont porté sur des sujets très variés : le 9 décembre 1986 : « Cent ans d'agence de presse » ; le 8 juin 1990 : « De Bathelémont-les-Bauzemont à Maulévrier, la voie royale de Jean-Nicolas Stofflet » ; le 18 octobre 1991 : « Le centenaire du Grand Hôtel de la Reine, place Stanislas » ; le 4 décembre 1992 : « Les brodeuses lunévilloises » ; enfin, le 4 février 1994 : « Le bicentenaire du télégraphe de Chappe et le traité de Lunéville ».

Il a publié de nombreux livres dont : *Femmes des Lumières à la cour de Stanislas, Madame Voltaire, Arthur & Thérèse : l'illumination des cœurs, Lyautey*

le prince lorrain, Les héritiers du Roi-Soleil, Les étoiles de Sion, Madame de Prie : La marquise qui mit Versailles à ses pieds et *En passant par la Meurthe-et-Moselle : à pied, à vélo, à moto, en ballon.*

Retiré à Vence, dans les Alpes-Maritimes, en 1997, il était membre honoraire depuis cette date, mais il venait encore en Lorraine. Lors d'une séance hors les murs de notre Compagnie, en septembre 2006 à Villers-lès-Nancy, il a donné une conférence sur « Les quatre vies de Madame de Graffigny » et présenté son ouvrage *Madame Péruvienne*, *Françoise de Graffigny*. Il y a quelques mois, son éditeur, Vibration éditions, à Strasbourg, nous a fait parvenir son dernier roman historique : *La Polonaise.* Cet ouvrage est consacré Marie Leszczynski. Peu de temps après nous apprenions sa disparition.

Gilbert Mercier est décédé à Vence le 26 juillet 2021 dans sa 90ème année.

Éloge de Madame Josette Durivaux-Leyris (1927-2021) prononcé par Madame Colette Keller-Didier le 4 février 2022

En préambule, je remercie Michel Burgard, musicologue, académicien honoraire de notre académie, qui ne peut être présent et qui m'a procuré tous les éléments de la longue et riche carrière musicale de Josette Durivaux-Leyris. Josette naît à Nancy en 1927 dans un milieu musical : son père est hautboïste, lauréat d'un prix à Paris, il enseigne à Nancy rue Chanzy, et il joue en soliste. Sa maman est professeur de violon et, dès l'âge de quatre ans, Josette manifeste avec insistance son désir d'apprendre à jouer cet instrument qu'elle trouvait souvent posé sur une chaise de l'appartement.

C'est ainsi que Josette, baignée dans cette atmosphère musicale, fait ses débuts violonistiques sous la maternelle direction. A onze ans, elle entre au conservatoire de Bordeaux, où la famille s'est établie alors que commence la seconde guerre mondiale. Elle y obtient aussitôt un premier prix.

Elle part pour Paris où, à quatorze ans, elle remporte le premier prix de violon et celui de musique de chambre, sous la houlette d'un maître reconnu, Joseph Calvet. En 1943, elle est grand prix Marguerite Long-Jacques Thibaud, une des plus hautes distinctions décernées dans le monde de la musique. Gabriel Dussurget, qui sera plus tard le magistral organisateur du Festival d'Aix-en-Provence, l'engage dès lors pour le compte du bureau de concerts de Paris dont il assume la direction. Josette entreprend alors une brillante carrière de récitaliste et de soliste. Elle est accueillie par les orchestres de la Société des Concerts du

Conservatoire, futur Orchestre de Paris, de la Radiodiffusion française, et de villes françaises importantes. La direction est assurée par de prestigieux chefs : Charles Münch, Eugène Bigot, Arthur Goldschmitt, Georges Sébastian, Jésus Etcheverry, et les deux successeurs de Guy Ropartz : Alfred Bachelet et Marcel Dautremer. Elle joue aussi en Allemagne, en Belgique, en Italie, au Portugal, et Radio-Lorraine lui fait enregistrer l'intégrale des sonates de Mozart pour violon et piano. Nommée en 1957 professeur au Conservatoire National de Région, et violon solo à l'orchestre symphonique de sa ville natale, Josette continue à se produire en concert. Quand elle prend sa retraite en 1991, Noël Lancien évoque avec joie la Symphonie Concertante de Mozart, le Mandarin Merveilleux de Bela Bartok, le Tricorne de Manuel de Falla, la Valse de Maurice Ravel. Il rappelle aussi le magnifique palmarès du professeur : Premiers Prix Supérieurs interrégionaux, entrée aux conservatoires régionaux, entrée au Conservatoire de Paris, postes de violons-solos, de violonistes dans différentes formations, d'enseignants dans plusieurs conservatoires. Membre des jurys de concours internationaux, du Conservatoire National Supérieur de Musique de Paris et du Certificat d'aptitude à l'emploi de professeur dans les conservatoires, elle siégera aussi au Comité d'Action Sociale de la Communauté Urbaine de Nancy, dont, en 1985, elle devient vice-présidente. Dès lors notre ministre-maire de l'époque, André Rossinot, lui conféra officiellement l'honorariat.

Retraitée, Josette continua à servir la musique, son « art vital » selon son expression. Elle suivait de plus près nombre de manifestations, dispensait d'innombrables conseils à ceux qui, solidement motivés, souhaitaient la rencontrer. Comme Guy Ropartz, et selon notre musicologue Michel Burgard, « elle exigeait une technique impeccable, une vélocité et un vibrato de haute qualité, alliés à la vie, à la chaleur d'une interprétation intéressante voire passionnante ». Celle qui a joué Tzigane de Maurice Ravel au Grand Théâtre de Nancy pour la réception du mariage de l'Archiduc Otto de Habsbourg, se souvenait aussi, avec plaisir, du duo concertino pour violon, basson et orchestre de Marcel Dautremer, donné avec son époux, l'excellent bassoniste René Leyris, décédé il y a plusieurs années.

C'est tout naturellement qu'en 2005, elle fut présentée « associé-correspondant » au sein de notre académie par une commission composée d'Alain Larcan, Henri Claude et Michel Burgard. Michel qualifiait ainsi la candidate : « Madame Durivaux-Leyris est une personnalité de premier plan de notre vie artistique. Saluée pour sa grande rigueur, sa belle disponibilité, elle apportera à notre compagnie la notoriété, l'expérience et la créativité d'une artiste authentique et inspirée ». Élue, elle fut assidue à nos séances, elle contribua à nos travaux en y donnant deux communications sur les grands violonistes français de la première partie du XXe siècle. La première

communication, donnée le 15 décembre 2006, célébrait Jacques Thibaut, et la seconde, prononcée le 6 novembre 2009, honorait Zino Francescatti dans la lignée de Paganini. Le 24 janvier 2010, pour notre séance solennelle, elle joua dans le Grand Salon de l'Hôtel de Ville une pièce en forme de blues d'Igor-Alexandre Frolov, accompagnée au piano par Rémi Français.

Josette définissait passionnément le violon comme « un instrument dont il faut se faire un ami, un objet d'art accompli jamais modifié depuis la fin du XVIIe siècle ». La musique était toute sa vie. Et pourtant, elle appréciait parler de domaines curieux et variés, voire même scientifiques. Elle était par exemple passionnée par la recherche de liens entre musique et mathématiques. Elle appréciait rencontrer les meilleurs intervenants dans leurs spécialités et échanger son point de vue avec les leurs. Elle savait défendre ses opinions avec ardeur et élégance.

Une de ses dernières grandes joies fut d'obtenir de la municipalité de Nancy qu'elle donne le nom d'Alfred Bachelet, musicien, compositeur et directeur du conservatoire à un square situé dans le quartier des musiciens. Peu à peu, l'âge et la maladie furent des freins à ses déplacements, et ses visites à l'académie se firent plus rares. Lentement, l'immobilité caractérisa son quotidien. Malgré quelques visites amicales, c'est bien la musique qui fut la dernière passion qui lui tint compagnie.

Elle s'est endormie pour toujours le 2 décembre 2021. Sa disparition nous attriste tous, et c'est très sincèrement que nous présentons nos condoléances à sa fille, Brigitte, ainsi qu'à ses deux complices de concert, Anne-Marie et Odile.

Éloge de Monsieur Jean-François Lemaire (1930-2021) prononcé par Monsieur Pierre Labrude le 25 mars 2022

Nous n'avons appris le décès de M. Jean-François Lemaire qu'avec retard, par le retour d'un courrier qui lui avait été adressé en janvier. Décédé à Paris le 3 septembre 2021, il avait été élu associé-correspondant le 21 juin 1985. Docteur en médecine et docteur en histoire, il a exercé son activité dans les deux domaines. Mais il était également journaliste, et même universitaire, et proche du Service de santé des armées.

Jean-François Lemaire est né à Paris le 13 mai 1930 dans une famille de médecins et de membres des professions libérales. Son grand-père maternel est le statuaire Cogne, auteur de la statue de Clemenceau présente aux Champs-

Élysées, et de plusieurs monuments dédiés au maréchal Lyautey. A l'issue de ses études secondaires au lycée Carnot, entre 1935 et 1947, après avoir hésité entre des études supérieures d'histoire et des études de médecine, il entre à la Faculté de médecine de Paris. A l'issue de sa scolarité, résiliant son sursis, il suit la formation des élèves officiers de réserve du Service de santé, et est affecté en Algérie, d'abord dans une division d'infanterie, puis dans une section administrative spécialisée (souvent dite « S.A.S. ») au sein de laquelle il intervient dans plusieurs dispensaires. Après avoir été deux fois cité, il nommé au grade de médecin lieutenant au terme de son affectation.

La première partie de la carrière professionnelle de M. Lemaire est consacrée aux questions de réparation juridique du dommage corporel au sein de plusieurs sociétés d'assurance. Pendant cette période, il organise diverses manifestations officielles sur ce thème, tant à la Faculté de médecine qu'au Sénat, et il est l'auteur en 1970 de l'annexe médicale du projet de loi sur l'indemnisation des victimes. Ce travail lui vaut le titre de lauréat de l'Académie des sciences morales et politiques. A partir de 1976, devenu expert près la cour d'appel de Versailles, il rédige plusieurs ouvrages et chapitres d'ouvrages sur les dommages corporels. Il enseigne ce sujet à l'Université Paris V de 1973 à 1979. Plusieurs livres de la collection *Que Sais-Je ?* lui sont dus : *Les accidents de la route, Le tabagisme, La responsabilité médicale*. Il est aussi le collaborateur médical de revues comme *Le Point* ou *Impact-Médecin*, et le rédacteur en chef de *La Pratique médicale quotidienne*. Il fait partie du comité de rédaction de la revue *Médecine de France.*

C'est pendant la décennie 1970 que M. Lemaire devient historien de la médecine. Il présente une série de communications aux réunions de la Société française d'histoire de la médecine, qui le choisit comme secrétaire des séances ; il traite de tels sujets à l'Académie de médecine, aux Entretiens de Bichat et dans les journaux médicaux auxquels il collabore. Le nombre de ses travaux est considérable. Parmi ceux-ci, il est indispensable de citer l'importante monographie qu'il consacre au médecin militaire Jean-François Coste en 1997. Celui-ci, il faut le préciser, a été pendant quelque temps dans notre ville le médecin-chef de l'hôpital militaire Saint-Jean, et, en même temps, membre de notre compagnie et l'ami de l'apothicaire Pierre Remy Willemet avec lequel il a reçu un prix décerné par l'académie de Lyon. Coste est surtout ensuite le médecin en chef du corps expéditionnaire français de Rochambeau pendant la guerre d'indépendance des États-Unis, puis l'un des plus importants membres du service de santé militaire de l'époque révolutionnaire et napoléonienne, enfin le premier maire élu de Versailles.

De 1989 à 2001, Monsieur Lemaire est chargé de conférences à l'École pratique des hautes études où il appartient à la quatrième section, « Histoire

et philologie », et il y enseigne « la condition médicale au XIXe siècle » dans le cadre de la chaire dite « du Premier Empire ». C'est à cette période qu'il consacre des recherches et plusieurs ouvrages, parmi lesquels, en juillet 1998, sa thèse de doctorat en histoire. Ayant pour sujet les blessés des armées napoléoniennes, préparée sous la direction du professeur Jean Tulard dont il devient l'ami et le collaborateur, elle est soutenue à l'Université Paris IV Sorbonne devant un jury où siège Monsieur Pierre Messmer. Les ouvrages de M. Lemaire sont couronnés par l'Académie française, l'Académie des sciences morales et politiques, l'Académie de médecine et la Fondation Napoléon (prix Premier Empire en 1999). Cette fondation le fait entrer à sa commission des prix et des bourses.

Jean-François Lemaire est le rédacteur d'un grand nombre de notices médicales du *Dictionnaire Napoléon* du professeur Tulard, et de l'ensemble de celles du *Dictionnaire du Second Empire*. Il est aussi l'auteur en 1993, avec Messieurs Jean-François Périer et Jean Bernard, d'un ouvrage sur Marat, autre médecin, et il est le codirecteur, avec M. Larcan, en 1995, de l'ouvrage *De Gaulle et la médecine*, publié par la Fondation Charles de Gaulle. Il a participé au colloque consacré à ce sujet, tenu au Val-de-Grâce le 16 novembre 1994, et il y est intervenu à plusieurs reprises après avoir été fortement impliqué dans sa préparation. L'Académie des sciences morales et politiques l'élit correspondant de la section Histoire et Géographie le 23 juin 2008 ; il y succède à l'historien Pierre de La Condamine (1911-2007).

Ayant aussi poursuivi sa carrière dans les réserves du Service de santé, M. Lemaire est médecin en chef (colonel) et auditeur de l'Institut des hautes études de défense nationale au sein duquel il a suivi une session nationale ; il y est aussi membre du jury de sélection au prix Vauban. Il est également vice-président des amis français du *Smithsonian Institute.* « Proche » de Versailles par son ouvrage sur Coste et par ses liens avec la cour d'appel, il est depuis 2001 membre associé de l'Académie des sciences morales, lettres et arts de Versailles et d'Île-de-France au sein de laquelle il a prononcé cinq conférences, et qui lui a récemment rendu hommage.

La commission d'admission de Monsieur Lemaire dans notre compagnie était composée des professeurs Beau, Larcan et Percebois. Il a présenté deux communications sur Coste au cours de nos séances. La première le 7 juin 1991, et la seconde au cours du colloque de nos deux-cent-cinquante ans, en septembre 2001 : « Jean-François Coste, membre de l'Académie (1774-1775), une présence éphémère, une activité débordante ». On peut regretter qu'aucun des deux textes n'ait été publié.

Le docteur Lemaire me semble avoir été reconnaissant de son élection parmi nous puisqu'en 2000, il a fait don à notre compagnie du montant ou d'une

partie du montant d'un prix qu'il avait reçu de la fondation Napoléon. Il avait aussi offert au Musée lorrain, en 1970, le plâtre original d'un buste du maréchal Lyautey. Je pense que nous pouvons reconnaître en M. Lemaire un éminent associé-correspondant national de notre compagnie, et que nous pouvons en même temps avoir une pensée reconnaissante pour nos défunts confrères qui, en 1985, ont constitué sa commission d'admission.

Éloge du Père Christian Grégoire (1921-2022) prononcé par Monsieur l'abbé Jacques Bombardier le 13 mai 2022

Le Père Christian Grégoire – Paul Grégoire au civil – est né le 4 novembre 1921 à Huy, dans le diocèse de Liège, d'une famille aisée et cultivée. Le Père Grégoire était très fier de sa ville natale au riche passé médiéval, de sa Grand Place et surtout de l'imposante collégiale Notre-Dame et Saint-Domitien, au bord de la Meuse, avec son magnifique trésor de châsses mosanes. C'est dans cette splendide église du XIVe siècle qu'il avait été baptisé.

Le 24 août 1947, il a été ordonné prêtre à l'abbaye cistercienne d'Orval – on disait trappiste à l'époque – dans laquelle il était entré comme postulant et novice six ans auparavant. L'abbaye d'Orval, fondée en 1070 par des bénédictins venus du sud de l'Italie et devenue cistercienne en 1132, reconstruite au XVIIIe siècle, avait été dévastée à la Révolution française en 1793. Elle a été relevée seulement en 1926 par des moines de Sept-Fons. La reconstruction de l'abbaye ne fut achevée qu'en 1948, c'est donc dans une abbaye en fin de reconstruction que Christian Grégoire vécut ses années de formation. Elles lui ont permis d'acquérir une vaste culture biblique, un maniement parfait du grec et de l'hébreu – quelques mois avant sa mort, il lisait encore chaque jour le Nouveau testament en grec et traduisait de chic. De plus, son goût pour l'histoire fut formé à un véritable travail scientifique qui portera de beaux fruits.

Durant la trentaine d'années passées à Orval, il fut hôtelier, prédicateur de retraite, professeur d'Écriture Sainte, de Théologie et d'Histoire ecclésiastique pour les futurs moines. Il put aussi se consacrer à l'étude de l'histoire de l'abbaye, à la demande de l'abbé, pour préparer le 9ème centenaire de la fondation d'Orval en 1970. Il fut d'ailleurs à l'origine des premières fouilles menées sur le site dans les années soixante, toujours dans le cadre de cette préparation du centenaire. Cela donna des articles comme celui publié en 1969 dans la *Revue d'Histoire ecclésiastique* « Origines de l'abbaye d'Orval », et une monumentale *Histoire de l'abbaye* dont le premier tome parut en 1982, suivi de trois autres en 1992…

hélas, dans une mauvaise édition. Puis le Père Grégoire se remit au travail à la suite des travaux de son frère, le Père Charles Grégoire, prêtre du diocèse de Liège, mort en 1991. Christian Grégoire reprend les travaux et les notes légués par son frère pour donner, en 2002, aux éditions Serpenoise, le livre *L'abbaye d'Orval au fil des siècles* qui contient plus d'un demi-siècle de travaux puis, en 2012, le bel ouvrage : *Orval, le val d'or*, depuis la nuit des *temps*, toujours aux éditions Serpenoise.

En 1970, nous trouvons le Père Christian Grégoire à Nancy. Il y était arrivé quelques années auparavant, pour préparer une petite fondation monastique en appartement, selon l'intuition du moment tentée en de nombreux endroits. Ce projet ne put se réaliser et, sur les conseils de son abbé, Christian demanda à entrer dans le clergé séculier du diocèse de Nancy. L'évêque de l'époque – Mgr Jean Bernard – l'accueillit très chaleureusement en 1975.

Depuis octobre 1970, le Père Grégoire était aumônier de l'Institution Saint-Joseph qui venait de s'installer dans ses nouveaux locaux en haut de l'avenue de Boufflers au milieu d'un quartier en pleine expansion. Il devait le rester jusqu'en 2004, au service de la communauté des frères des Écoles chrétiennes, des enseignants et des élèves. Conjointement à ce service scolaire, le Père Christian va se dévouer de très longues années au service des Scouts d'Europe, partageant leurs camps durant tout l'été et dormant sous la tente jusqu'à l'âge de 90 ans ! Beaucoup à Nancy se souviennent de lui et savent ce qu'ils lui doivent…, notamment dans de mémorables pèlerinages en Terre Sainte ou à Rome que le Père connaissait parfaitement. Mais, durant toutes ces années, Christian Grégoire était resté le moine qu'il avait désiré être. Pour Christian, c'était une évidence : il pensait comme son maître saint Bernard qui avait écrit : « Dieu mérite notre amour sans mesure. » Aussi accueillant que solitaire, aussi moqueur que silencieux, aussi joyeux dans l'accueil qu'infiniment secret, aussi grand voyageur qu'il était casanier… Notre ami voulait donner beaucoup, donnait mais bien vite brouillait les pistes avec une pirouette et laissait souvent son interlocuteur quelque peu dérouté.

Il était entré dans notre compagnie comme associé-correspondant le 4 mars 2005. Il nous a donné trois communications, toutes trois sur la vie cistercienne en notre région. Le 9 mai 2008, dans un exposé parsemé d'humour, il s'intéressait devant nous « Aux origines de Clairlieu », cette abbaye due à Gérard de Vaudémont en 1150, d'abord installée en un lieu-dit près de Chavigny, nommé Ferrière, puis déplacée en 1159 sous le duc Matthieu 1er, en un lieu appelé Amerlieu et que le Duc renomma « Clarus locus » Clairlieu, en bordure de forêt de Haye. Le 19 octobre 2012, le Père Christian nous parlait d'un des grands abbés de Clairlieu, « Jean Martin », au XVIIe siècle, de 1604 à

1631, période la plus faste de l'abbaye qui alors comportait une imprimerie, fondée avec Jean Savine. Après cet abbé, l'abbaye de Clairlieu, comme toute la Lorraine, souffrira de la guerre, de la peste et de la domination étrangère. Enfin, le 6 décembre 2013, il évoquait devant nous une des grandes activités des cisterciens dans notre région : « Les hauts fourneaux monastiques du nord de la Lorraine », comparables aux Hauts-Fourneaux d'Orval dans la vallée du Dorlon.

En 2004, le Père Christian s'était retiré à la collégiale, près de Notre-Dame de Bonsecours, pour une retraite qu'il souhaitait courte et qui a duré tout de même dix-huit ans, égal à lui-même dans sa vie monastique solitaire, sa passion de l'histoire et de la Bible, et son goût de rendre service de toutes manières.

ꕥ ◆ ꕥ